

Notice biographique

sur

O. Mac-Carthy, Géographe

« L'une des causes qui ont le
» plus malheureusement influé
» sur la question vitale de l'Algé-
» rie, la colonisation, est, sans
» contredit, l'ignorance des mas-
» ses au sujet de cette vaste
» contrée ».

O. MAC-CARTHY.

Louis-Alfred-Oscar Mac-Carthy est né à Paris, le 2 juillet 1815. Son père, Jacques Mac-Carthy, qui était né à Cork (Irlande), prit tout jeune du service dans les armées françaises et fit avec distinction les guerres du premier Empire. Après la bataille de Waterloo, à laquelle il assista en qualité de chef de bataillon, décidé à rester fidèle au souvenir de celui sous lequel il avait commencé sa carrière et le seul qu'il eût connu comme chef, il se retira du service pour s'adonner exclusivement aux travaux littéraires, résolution que lui facilitait la connaissance approfondie de plusieurs langues étrangères, entre autres de l'allemand et de l'anglais. Il fut alors attaché au dépôt de la guerre comme directeur de la Section statistique et publia un grand nombre d'ouvrages. Après avoir traduit et critiqué plusieurs mémoires sur les campagnes de Napoléon, il consacra tout son temps à la géographie, qui était alors dans un état, dont on se ferait difficilement une idée

aujourd'hui. Dans un espace de vingt-huit ans, il fit paraître successivement 50 à 60 volumes de géographie pure, de statistique et de voyages : Choix de voyages modernes, 1821-1822, 10 volumes in-8° ; Dictionnaire universel de géographie physique, politique, historique et commerciale, 2 volumes in-8°, Paris 1824, qui a eu quatre éditions tirées à 18.000 exemplaires et dont la réputation devint européenne ; Traité élémentaire de géographie moderne, in-8°, Paris 1833.

Il a donné diverses traductions de l'anglais :

Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe de Bigland ; Voyage en Chine d'Ellis ; Voyage à Tripoli, 2 volumes, Paris 1819 ; Voyages dans la Régence d'Alger du docteur Shaw, avec une carte des Régences d'Alger et de Tunis, Paris 1830.

Le 30 août 1832, il fut promu officier de la Légion d'honneur et mourut à Paris le 11 décembre 1835.

La géographie, qui avait été le principal sujet des études de son père, devint pour Oscar Mac-Carthy une véritable passion, une passion absorbante qui remplit toute sa vie.

Il fit les plus fortes études géographiques. Les circonstances, il est vrai, s'y prêtèrent singulièrement. A peine était-il en état de tenir une plume que son père l'appelait à collaborer à ses travaux. A sa mort, il voulut les compléter en y ajoutant plus d'ampleur et de solidité. C'est dans ce but qu'il entreprit et qu'il poursuivit pendant plusieurs années de longues études sur l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, l'histoire naturelle, la médecine, la physiologie et l'ethnographie, tout en consacrant une partie de son temps à la rédaction d'articles et d'ouvrages d'un cadre plus étendu, dans lesquels il chercha à appliquer les nouvelles idées qui, selon lui, devaient présider à la géographie moderne.

De 1835 à 1849 il participa à la rédaction de la partie géographique de la plupart des grands recueils qui se

publiaient à Paris. Il collabora au Dictionnaire de la conversation jusqu'en 1839, époque à laquelle cet ouvrage fut terminé, à l'Encyclopédie du XIX^e siècle, au Dictionnaire de Biographie universelle de Didot, à l'Encyclopédie des gens du monde; il publia un grand nombre de mémoires très documentés, de cartes et d'articles dans le journal de la Société française de Statistique universelle, la Revue Britannique, le Magasin pittoresque, l'Illustration, la Revue de l'Orient (bulletin de la Société Orientale, fondée à Paris en 1841).

La Société française de Statistique universelle lui décerna en 1835, une médaille d'argent pour sa « Statistique du royaume de Wurtemberg »; le 25 juillet 1837 une médaille d'honneur « à l'occasion des travaux par lesquels il avait contribué aux progrès de la Science » et, en 1840, une médaille d'or et le prix de mille francs fondé par le commandeur Montinho de Lima, ambassadeur du Brésil en France pour sa « Statistique de l'empire du Brésil ».

Mais, comme la géographie est surtout une science d'expérimentation, qu'un géographe ne saurait pas plus se passer d'explorations qu'un chimiste d'analyses, il résolut, en 1848, de passer de la théorie à l'application, de voir par lui-même, de visiter les régions, qu'il voulait décrire.

Un pays s'offrait à ses investigations, à son esprit curieux, l'Algérie. Encore mal soumise et peu connue, elle présentait pour cet obstiné chercheur un vaste champ d'études géographiques, économiques et historiques. Le général de Lamoricière, alors ministre de la guerre, le chargea de la rédaction d'un petit ouvrage pratique destiné aux émigrants « l'Almanach de l'Algérie pour 1849 »; il le mit à même de gagner les rivages de l'Afrique en le chargeant d'une « mission d'exploration des territoires algériens » et en lui donnant la première place dans le 16^e convoi, qui transportait à Bône 8 à 900 colons. A cette

époque, le Gouvernement, désireux d'éloigner de la capitale les insurgés de Juin et les ouvriers sans travail, affecta une somme de cinquante millions à la création de colonies agricoles en Algérie. Des bureaux de recrutement furent ouverts dans les mairies de Paris et l'on organisa des convois d'ouvriers destinés à la colonie. On en réunissait un certain nombre auxquels on donnait pour chef un homme honnête et entendu, qui devait veiller sur eux et qu'on appelait un chef de famille. C'est ainsi que Mac-Carthy fut chargé de diriger un de ces convois.

Quand Oscar Mac-Carthy arriva à Alger, c'était un jeune homme de taille moyenne, blond, à l'aspect frêle et délicat et qui ne semblait nullement avoir la force et surtout l'endurance physique nécessaires pour supporter les fatigues et les privations d'une exploration à travers l'Algérie, telle qu'il se proposait de l'entreprendre.

Il arrivait en effet avec l'intention de parcourir tout le pays, de vivre avec les Arabes, d'apprendre leur langue, dont il n'avait que des notions et, surtout, le grand désir de s'avancer le plus possible dans le Sud, afin d'étudier cet immense Sahara, alors si inconnu et si mystérieux.

Lorsqu'il fit part de ses projets au Gouverneur Général d'alors, le général Randon (1), celui-ci rit aux éclats puis, s'adressant à ses officiers d'ordonnance et à quelques fonctionnaires qui l'entouraient : « Entendez-vous, messieurs, ce que ce jeune fou, qui a presque l'air d'une jeune fille, veut entreprendre; dites-moi un peu ce que vous en pensez? ». Tous tombèrent d'accord que c'était pure folie, et qu'il serait de la plus grande imprudence de le laisser partir. — « Croyez-moi, Mac-Carthy, dit le gouverneur, restez parmi nous; vous aurez assez à faire ici; vous pourrez nous rendre de grands services en sui-

(1) Le général Randon ne fut nommé gouverneur général que le 14 décembre 1851. (N. d. l. R.)

vant nos expéditions militaires et vous ne risquerez rien. Si vous partez seul pour le Sud, vous ne reviendrez pas ! »

Mais un homme comme Mac-Carthy ne devait se laisser influencer par personne. — « Monsieur le Gouverneur, dit-il, je regrette infiniment de ne pas me rendre à vos sages remontrances, mais ma résolution est prise depuis longtemps, je partirai. Je n'ai plus de famille, je ne manquerai à personne si je disparaissais. Laissez-moi me dévouer au pays que j'ai adopté et que j'aime déjà pour le peu que j'en connais. J'ai, d'ailleurs, la ferme conviction que je reviendrai sain et sauf et ma première visite sera pour vous. »

Il partit. De longs mois il resta absent, parcourant tout le pays, vivant de la vie des Arabes, se faisant aimer d'eux, car jamais il n'eut à s'en plaindre.

Tant qu'il voyagea dans le Nord, il envoya souvent de ses nouvelles au Gouverneur Général par les officiers, dont il rencontrait les colonnes car le pays, encore imparfaitement soumis, devait être parcouru par nos soldats pour y maintenir l'ordre.

Des mois passèrent, une année même ; depuis quelque temps déjà on n'avait plus de nouvelles de Mac-Carthy. Les derniers officiers qui l'avaient rencontré, disaient qu'il leur avait annoncé, qu'ayant fini de voir ce qu'il voulait dans le Nord, il allait s'avancer vers le Sud. Au palais du gouvernement, on parlait souvent de lui et le Gouverneur disait à son entourage : « Ce que nous prévoyions est arrivé ; ce pauvre Mac-Carthy a dû finir là-bas, bien loin. Il était trop jeune, trop faible pour une pareille vie ! C'est dommage, c'était un esprit supérieur, un courageux, il aurait fait quelque chose ici ! » Un jour qu'il y avait au palais d'hiver un déjeuner de cérémonie, le Gouverneur entouré de quelques invités, se tenait dans un des salons du premier étage. On parlait de l'Algérie, de la colonisation future, de l'organi-

sation, etc. A un moment l'attention générale fut détournée de la conversation par des éclats de voix qui venaient de la cour. « Capitaine, dit le Gouverneur; à un des officiers de service, voyez donc ce qu'il y a en bas ! » L'officier sortit un instant et revint en riant. Au Gouverneur qui l'interrogeait du regard il dit : « C'est un mendiant qui a l'air d'un fou; il dit être Mac-Carthy, il veut absolument vous voir, malgré les efforts de l'huissier de service pour le faire sortir. »

Le Gouverneur curieux et intéressé sortit sur la galerie et vit dans la grande cour du rez-de-chaussée un homme aux longs cheveux cendrés retombant sur les épaules, à la barbe et à la moustache longues et incultes, vêtu d'un pantalon de soldat aux nombreuses pièces de toutes couleurs, ayant sur les épaules un burnous, aux pieds des souliers percés et pas de chaussettes. Il écouta un instant la discussion entre cet homme bizarre et l'huissier, puis il s'écria tout-à-coup : « Mais, en effet, c'est bien lui, c'est Mac-Carthy ! » puis se penchant sur la galerie : « Mac-Carthy, dit-il, c'est donc vous sous cet accoutrement. Je vous ai reconnu à la voix ! Voulez-vous bien vous sauver ! Allez faire un peu de toilette et revenez déjeuner, nous vous attendons ! » — « Monsieur le Gouverneur, dit Mac-Carthy, je vous avais promis que ma première visite serait pour vous, je viens d'arriver; à présent je vais à l'hôtel. »

Trois quarts d'heure après, il revenait, peigné, rasé, en habit, ganté et cravaté de blanc, prêt à raconter au Gouverneur et à ses invités les péripéties de son long séjour dans le Sud.

Arrivé à Alger le premier janvier 1849, Mac-Carthy ne cessa jusqu'en 1863, c'est-à-dire pendant quatorze ans, de parcourir l'Algérie dans tous les sens, de la mer aux limites les plus éloignées dans le Sud. Il allait toujours seul, dans des pays parfois mal soumis, toujours loin des villes, en dehors des chemins fréquentés et ne ralliant

les douars que pour le coucher. Grâce à la variété de ses connaissances, à l'étendue des services qu'il était en mesure de rendre, mais d'abord grâce à la bizarrerie de ses allures et à l'étrangeté de sa vie, il était aussi bien accueilli des Arabes que doit l'être un derviche doublé d'un médecin. Aussi se montrait-il impunément là où n'aurait pas passé un bataillon, n'ayant rien à craindre ni jour, ni nuit. Son dénûment était sa sauvegarde. — « Le plus sûr, disait-il souvent, est de ne tenter personne. Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu. »

Les autorités françaises lui suscitaient plus d'embarras; souvent elles le surveillaient pour le protéger au besoin; parfois aussi, quand, après avoir passé de longues semaines dans une tribu, il revenait vers les villages, les vêtements hors d'usage, la barbe et les cheveux longs et incultes, le sac rempli de pierres et les poches bourrées de notes, les gendarmes l'arrêtaient, le prenant pour un malfaiteur ou un espion. Lui, malicieux, ne protestait pas, se laissait emmener au village où, quand on le reconnaissait, on lui faisait des excuses, car il était déjà fort estimé.

Nous n'essayerons pas de retracer la physionomie originale et inoubliable de Mac-Carthy. Eugène Fromentin, avec lequel il a voyagé durant de longues années, l'a représenté au vif, au naturel dans « Une année dans le Sahel » sous le pseudonyme de Louis Vandell. Fromentin le retrouve lors de son second voyage en Algérie :

« Vandell, dit-il, n'a pas plus changé d'habitudes qu'il n'a changé de physionomie et de costume. Il ne ressemble à personne, mais il ressemble et ressemblera toujours à lui-même; il est singulier, mais inaltérable. Il y a bien quelques fils gris dans sa chevelure, qu'il porte coupée ras, et dans sa barbe, qu'il laisse au contraire croître à volonté, mais ces légers changements sont presque invisibles. Quant à son visage, il est de ceux qui n'ont plus rien à perdre ni en fraîcheur, ni en embon-

point. Aussi brun qu'un homme blanc peut l'être, aussi maigre que peut l'être un homme en santé, le voyageur est maintenant à l'épreuve de la fatigue, du soleil et des années, et dans un état à les braver avec sécurité. Il ne paraît plus qu'il ait été jeune ; on ne verra jamais dans quelle mesure il vieillit ; je défie dorénavant qu'on lui donne un âge. Toujours bien portant, d'autant mieux qu'il est plus sec, alerte et maître de ses jambes comme un excellent piéton, devenu, par nécessité, cavalier médiocre, Vandell ne prend d'autres soins de ce qu'il appelle son enveloppe que ceux qui consistent à la rendre utile aux services qu'il attend d'elle, et tu peux imaginer (il s'adresse à un ami auquel il écrit son voyage) s'ils sont excessifs. Son unique souci, c'est de diminuer le dedans et d'épaissir le dessus ; en d'autres termes, de réduire ses muscles et d'endurcir sa peau. Il a sur ce sujet une philosophie pratique qui lui est propre. « N'est-il pas pitoyable, me disait-il un jour, qu'un méchant drap comme celui que je porte soit plus solide qu'une peau d'homme fabriquée par des époux robustes ? Soyez tranquille, je saurai me rendre imperméable, insensible, inusable et résistant comme un cuir de bœuf ». A en juger par son visage et par ses mains, il a réussi. Je lui disais aujourd'hui :

— « Je crois, mon ami, que c'est vous qui userez le temps. La vie vous mord, mais comme le serpent qui mord la lime.

— « Cela n'empêche pas, m'a-t-il répondu avec inquiétude, que le mécanisme est fatigué. Ce que Vandell appelle le mécanisme, c'est son cerveau et les ressorts de sa vie morale. Il fait ainsi des abus de mots par je ne sais quel respect pudique pour les idées, car il est, au fond, très spiritualiste, comme tous les solitaires.

« T'ai-je dit comment j'ai connu Vandell ? C'était à mon second voyage, et dans une excursion que je faisais vers le Sud. Nous traversions en caravane un pays mon-

tueux et boisé, avec un convoi composé de mulets au lieu de chameaux. Toute cette nombreuse cavalcade aux sabots durs avait, pendant un long jour de printemps, foulé les petits sentiers caillouteux de la montagne ; il pouvait être cinq heures, et nous approchions du bivouac. La caravane entière débouchait alors sur des plateaux couverts de taillis bas et de buissons, sans routes mais sillonnés de percées étroites, où nous nous aventurions isolément, chacun comptant sur son cheval pour suivre d'instinct la piste odorante des cavaliers qui tenaient la tête. Je marchais à l'arrière-garde et mon cheval était de ceux qu'en pareil cas on n'a pas besoin de diriger. Il se mit à hennir, puis à s'agiter, et je vis au-dessus des broussailles paraître un cavalier que je ne reconnus point pour un des nôtres. Le nouveau venu, grand jeune homme en tenue de voyageur, montait une bête fort maigre, mal harnachée à l'arabe, et d'un blanc sale. Maigre lui-même, efflanqué, brûlé comme un Saharien, le seul détail significatif qui rachetât la pauvreté manifeste de son équipage et rappelât l'homme à peu près civilisé, c'est qu'au lieu d'armes, il portait en bandoulière quelque chose comme un long baromètre contenu dans un fourreau de cuir et un volumineux cylindre en fer blanc.

— « Pardon, Monsieur ! me dit-il en gardant sa distance, votre cheval prend-il feu pour les juments ? »

— « Beaucoup, Monsieur, lui répondis-je, et constamment. »

— « En ce cas, je vous précède. »

Et sans plus attendre, il donna un coup de houssine à sa monture, et la mit au trot. Il se tenait à l'anglaise, ne quittant pas la selle et se soulevant seulement, par un mouvement cadencé des genoux, sur ses larges étriers arabes. Je le vis disparaître, emboîté jusqu'au dessus de la taille dans le dossier profond de sa selle, après quoi je continuai d'entendre pendant une ou deux minutes le

bruit régulier de son baromètre frappant contre son herbier.

« En arrivant au bivouac, je retrouvai le personnage fumant sa pipe et causant. On nous présenta l'un à l'autre, et l'on nomma M. Louis Vandell. J'avais beaucoup entendu parler de lui. Partout on me l'avait cité pour ses courses aventureuses et pour la singularité de sa vie; je pus donc lui dire sincèrement le prix que j'attachais à cette rencontre. Notre connaissance se fit au bivouac et le soir même. Ce fut moi qui le logeai, comme ayant le moins de bagage et le plus de place à donner dans ma tente. Il y déposa son portemanteau, je veux dire un burnous noir roulé et ficelé de courroies, sa selle arabe et ses instruments ; il en composa son lit, sa couverture et son oreiller. La nuit fut magnifique, je la passai presque tout entière à l'écouter.

« Voyez-vous, me disait-il, ce pays est le mien ; il m'a adopté ; je lui dois une indépendance sans exemple, une vie sans pareille. Voilà des bienfaits que je payerai, si je le puis, par un petit travail qui sera l'œuvre de mon repos. Communément, on croit que je flâne, mais peut-être prouverai-je un jour que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps, et ce baromètre, qui m'a valu mon nom arabe (Bou-Djaba, l'homme au canon de fusil), me paraît plus utile entre mes mains qu'un vrai fusil.

« Il était sur pied au jour levant, appelant sa jument, qu'il avait lâchée sans autre précaution dans le bivouac. Il la sella, la sangla lui-même, après l'avoir fait déjeuner d'un peu d'orge qui restait dans un des compartiments de sa djebira (sacoche); les autres étaient pleins d'échantillons de pierres. Nous partîmes et Vandell nous accompagna jusqu'à la grande halte. De temps en temps il mettait pied à terre, lorsqu'il rencontrait un point d'appui vertical qui lui convint ; il y suspendait son baromètre, notait une observation sur un vieux cahier en lambeaux

puis il activait le pas de sa bête, qui jamais ne trottait bien vite, et rejoignait la queue du convoi.

« Je vous quitte ici, me dit-il quand on se remit à cheval pour l'étape du soir ; je dois coucher là-bas où vous voyez cette montagne en bec d'aigle.

« Puis il me tendit la main et me dit : « Je voudrais vous offrir quelque chose en souvenir de moi.

« Et il tira de sa poche un bâton de réglisse noir, qu'il rompit en deux, plus une pelotte de ficelle, dont-il me donna la moitié.

— « Voici pour vous désaltérer, quand vous aurez trop soif, ajouta-t-il, et pour réparer votre équipage, si la chaleur fait casser vos sangles.

« Vandell est allé partout où peut aller un voyageur intrépide et inoffensif ; il a vu tout ce qui mérite d'être vu ; il sait sur les trois provinces tout ce qu'une mémoire encyclopédique est capable de retenir.

« Il campait à peu de lieues de Taguin, quand la colonne du duc d'Aumale y prit la Smala ; il a suivi sans y prendre part autrement qu'en spectateur, le long siège de Zaatcha. Depuis et tout récemment, il apprit, un jour qu'il cheminait chez les Ouled-Nayl, entre Djelfa et Chareff, qu'une armée se rassemblait devant el-Aghouat. Aussitôt il doubla les étapes, de peur d'arriver trop tard, et il atteignit le sommet des collines au moment où partaient les premiers coups de canon du siège. Alors, c'est lui qui me l'a raconté, il mit pied à terre et, du haut de son observatoire, il assista aussi commodément que possible à la bataille. J'ai vu dans son portefeuille les croquis faits pendant cette journée. Il a commencé par établir le plan de la ville et le cadre panoramique de l'action ; puis, au fur et à mesure des manœuvres, qu'il discernait très bien, il indiquait, au moyen de lignes pleines ou d'un pointillé de crayon noir, le mouvement des corps en marche ou la position momentanée des bataillons d'attaque. A l'instant même où chaque coup de canon

tiré, soit de la ville, soit des batteries françaises, produisait au-dessus du champ de bataille un flot de fumée distinct et plus large, le dessinateur en exprimait le jet rapide et la forme exacte à l'aide d'un léger frottis de crayon blanc. La ville prise, il plia bagage. Il y pénétra aussitôt qu'il le put faire, armé cette fois d'un fusil qu'on lui prêta, puis, quand il eut vu ce qu'il voulait voir et noté ce qui lui parut instructif, il partit, se remit en course vers le Nord, et fit une pointe audacieuse à travers les Ouled-Nayl, jusqu'à Bouçada. »

Mac-Carthy a vu l'Algérie entière. « Voilà mon territoire, disait-il, le monde est à celui qui voyage » et il étendait les deux bras par un grand geste qui semblait contenir un moment tout le périmètre visible de cette terre Africaine, dont il avait fait la propriété de son esprit. Il n'est pas un ravin qu'il n'ait fouillé, pas de ruine dont il n'ait retourné les pierres pour découvrir l'histoire d'une ville disparue ; pas une montagne dont il n'ait fait l'ascension et dont il n'ait déterminé l'altitude ; il n'est point de tribu dont il n'ait noté l'histoire, pas de légende qu'il ne connût. Sur tout ce qu'il voit, il prend des notes précises, détaillées, il lève des plans, fait des observations, ramasse des échantillons de pierre et de marbre, des plantes, des graines, portant partout un esprit curieux et investigateur.

Mais un plus vaste projet hantait son esprit, il le mûnissait depuis de longues années et ses courses actuelles ne devaient être dans sa pensée que les préparatifs et le prélude d'un voyage infiniment plus long et plus périlleux. Il ne songeait à rien moins qu'à se rendre à Tombouctou par le désert, à relier notre possession du Sénégal à notre colonie algérienne. Cette idée, dont la réalisation n'a eu lieu que dernièrement, Mac-Carthy l'avait conçue dès 1853. En 1858, il fut chargé par le ministère de l'Algérie et des Colonies d'une « mission d'explora-

tion dans toute la région saharienne s'étendant au sud de l'Atlas ».

Malheureusement les circonstances lui furent contraires et les événements s'opposèrent à l'accomplissement de ce vaste projet. Dans la lettre suivante, qu'il écrivit à son ami le grand explorateur Henri Barth, il donne les raisons pour lesquelles il n'a pu l'accomplir :

« Vous avez été sans doute fort étonné de mon silence, ainsi que toutes les personnes qui portent aux questions africaines le haut intérêt qu'elles méritent. Il tient à des causes, que votre grande connaissance des populations sahariennes vous permettra d'apprécier mieux que tout autre.

« Parti de Paris le 15 janvier 1859, je suis arrivé à Alger le 20, apportant avec moi ceux de mes instruments d'observations qui exigeaient des soins particuliers, un baromètre Fortin avec tubes de rechange, un baromètre anéroïde, un baromètre métallique, trente thermomètres, deux chronomètres, des boussoles. La lunette astronomique, la lunette méridienne, le grand sextant, les grandes boussoles et une collection assez considérable d'ouvrages relatifs à l'Afrique, que j'avais laissés aux soins de l'administration ne me parvinrent que le 18 mars. C'est alors seulement que j'ai pu songer sérieusement à mes préparatifs de voyage et à faire préparer l'ensemble de cantines et de coffres nécessaires pour transporter, en toute sécurité, autant d'objets d'une nature délicate jusque dans les profondeurs du continent africain. Tout cela fut beaucoup plus long que je ne l'avais pensé. Mais je n'en avais pas attendu la fin pour commencer les démarches qui se rattachaient à l'exécution de la mission dont je suis chargé. Quelques jours après mon débarquement, je m'étais présenté à M. le général de Mac-Mahon, commandant en chef des forces de terre et de mer en Algérie, toute la région que j'avais à traverser dès mon début, se trouvant presque entièrement comprise

dans les territoires militaires et les mesures à prendre pour m'avancer au delà étant plus particulièrement du ressort des officiers commandants les cercles, où sont situés les points les plus avancés de notre domination au Sud.

« M. le général de Mac-Mahon, qui a toujours suivi avec sollicitude les travaux que je poursuis depuis dix ans en Algérie et dont le concours bienveillant ne m'a jamais manqué, fit immédiatement réunir tous les renseignements nécessaires pour déterminer le choix de celle des routes que je devais suivre de préférence comme présentant le plus de sécurité.

« Ces renseignements furent peu satisfaisants. Je désirais me diriger de Lar'ouât sur Timbouktou en passant par R'ât et Agadès, afin de résider le plus longtemps possible au milieu des Touâregs et m'assurer leur appui jusqu'aux rives du Niger. Cette route avait l'avantage de nous être en grande partie inconnue et d'offrir ainsi à la science la récolte la plus abondante. En désespoir de cause, je devais prendre la route directe, celle du Touât.

Le Chikhr Otsman, un des Touâregs venus des premiers à Alger, en janvier 1856, revenu depuis plusieurs fois au milieu de nous, homme qui joint, à une grande connaissance des routes et des populations, des idées très justes sur la nature de nos projets, consulté plus spécialement, répondit catégoriquement à M. le colonel Marguerite, commandant supérieur du cercle de Lar'ouât, qu'il ne fallait pas, pour le moment, songer à marcher sur R'ât. « L'insistance que vous mettez dans la poursuite de vos études, indique suffisamment que vous devez désirer qu'elles réussissent ; aujourd'hui vous aboutiriez à un insuccès complet. Les Touâregs, qui étaient, il y a encore un an, très favorablement disposés pour vous, vous sont actuellement tout à fait hostiles. Des influences défavorables qui ont soufflé sur notre pays, la courte visite que nous a faite, il y a quelques mois, M. Bou Derba, ont

semé une défiance profonde, une antipathie des plus prononcées. La route par Tunis ou Tripoli, dont vous me parlez, n'est pas meilleure que celle qui part de chez nous, et, d'ailleurs, le voyageur dont vous m'entretenez ne veut pas la prendre; il tient, et il a raison, à ce que ses explorations aient leur point de départ en Algérie. Quant à la route du Touât, vous savez qu'elle n'est plus abordable par un Français; moi-même, qui vais dans cette direction, je ne suis pas sans inquiétude, parce qu'on connaît très bien mes sympathies pour vous. Il faut attendre. Chez nous, les opinions changent souvent. Le souvenir des mauvaises paroles s'affaiblira, l'irritation se calmera, on en viendra à des idées meilleures et, alors, vous pourrez penser à exécuter ce qui est inexécutable à l'heure qu'il est. Vous savez si je vous suis dévoué, eh bien, dans votre intérêt même, je ne puis que refuser à être le guide de l'explorateur, dont vous venez de m'entretenir ».

Nous sommes donc, pour ainsi dire, bloqués à l'est, au sud-est, au sud et au sud-ouest, c'est-à-dire dans toutes les directions, qui peuvent nous permettre de gagner facilement l'Afrique centrale.

Ce n'est pas là, du reste, ce qui m'inquiète beaucoup; j'ai une trop grande habitude des affaires indigènes pour avoir grand souci de ces levées de boucliers qui finissent toujours par s'apaiser. Avec une forte caravane et quelques précautions, je pouvais essayer de passer mais, à l'époque où je serais arrivé sur les confins de notre Sahara il n'y avait pas à compter sur des caravanes d'une certaine importance; ce n'est pas en été que se font les grands convois. Avec une petite troupe, j'étais à peu près sûr de manquer mon but et de compromettre entièrement la mission qu'on m'avait confiée. Or, c'était là surtout ce qu'il fallait éviter. On me l'a souvent répété, aussi bien à Paris qu'ici; marchez avec prudence, me disait-on, un insuccès rendrait toute exploration impossible durant bien longtemps. Je pris donc le parti, à mon grand regret, d'atten-

dre. Au lieu d'aller m'enterrer dans une bourgade saharienne, où j'eusse été fatalement réduit à l'inaction, je pris le parti de me livrer à une longue suite d'études, qui se rattachent directement aux explorations que je dois faire en me permettant de les rendre et plus complètes et plus fécondes en résultats ».

Le manque d'appui de la part du gouvernement et le manque de ressources forcèrent Mac-Carthy à remettre, d'année en année, cette pénible exploration; mais le rêve de l'accomplir demeura toujours dans son esprit et il avait amassé d'importants matériaux sur la géographie du désert et du Soudan. Peut-être était-il, par sa nature exceptionnelle, sa résistance physique, sa sécurité morale, l'homme le plus capable de réussir en une telle entreprise.

Cependant, la conquête de l'Algérie s'achevait peu à peu; un territoire nouveau était offert aux Français; la colonisation, d'abord partielle, prenait bientôt un nouvel essor. Les voies de communications étaient rares et pénibles; il se souvint alors qu'il était ingénieur civil et entreprit, à une époque où cela paraissait une utopie, de doter l'Algérie de voies ferrées.

Citons à ce propos une anecdote, qui donnera une idée de plus du caractère spécial de Mac-Carthy et de son dévouement au pays qu'il aimait tant.

C'était en 1852. Un jour, par une chaleur sénégalienne, le gouverneur, qui était alors le général Randon, se trouvait avec quelques amis dans un salon du premier étage du palais d'hiver. Les stores étaient baissés, les vitres à peine entrouvertes, car il fallait le plus possible empêcher de pénétrer le siroco qui soufflait ce jour-là avec persistance. La conversation se ressentait de la chaleur accablante; on parlait des chemins de fer car, depuis quelque temps, on admettait l'hypothèse de leur création en Algérie. On discutait mollement, il y avait du pour et du contre, et, il faut bien l'avouer, le gouverneur lui-même, affirmait qu'il n'entrevoyait pas la possibilité de l'éta-

blissement des voies ferrées dans ce pays où les travaux seraient rendus très pénibles par la grande chaleur, la difficulté des transports de matériaux et surtout l'obstination des Arabes à repousser toute espèce de civilisation.

Mac-Carthy, qui était au nombre des amis entourant le Gouverneur, se tenait dans un coin assez reculé du salon, le regard vague, l'esprit ailleurs, ne semblant nullement s'apercevoir que la discussion s'était animée, que les voix s'élevaient.

Le général Randon, qui l'observait depuis un instant, dit tout-à-coup, s'adressant à lui : « Et vous, Marc-Carthy, que pensez-vous de tout ceci ? Vous venez de vivre de longs mois sur nos routes et parmi les Arabes, donnez-nous votre avis ! — Puis, en riant, — « Vous n'avez rien entendu, n'est-ce pas, votre esprit était là-bas, bien loin dans le Sud, et je suis fou de vous interroger ! »

— « Je vous demande pardon, Monsieur le Général, j'étais très bien là, je vous écoutais et je faisais, par la pensée, un croquis des voies ferrées à entreprendre ». — « Le voilà bien, cet éternel rêveur ! s'écria le Gouverneur, il ne doute de rien ; mon pauvre ami, toujours le même ! »

— « J'en doute si peu, Monsieur le Gouverneur, que je vous affirme aujourd'hui que les chemins de fer se feront avant peu et que ce sera vous qui irez à Paris faire signer le décret. Et, pour que vous n'oubliez pas ce que je viens de dire, je prends la liberté de l'écrire sur ce mur ! »

Prenant dans sa poche un crayon qui ne le quittait jamais, il fit ce qu'il venait de dire.

Sa prédiction devait se réaliser. Peu de temps après le général Randon partait pour la France afin d'en rapporter le décret autorisant les travaux des premiers chemins de fer algériens. Tant que le gouverneur Randon fut à la tête de notre pays, par son ordre, les quelques mots écrits par Mac-Carthy sur le mur du salon d'hiver y restèrent et bien des Algériens de cette époque se souvinrent longtemps de les y avoir lus. C'est à la suite de cet incident

qu'il s'aboucha avec le docteur Auguste Warnier. Après deux ans d'études faites sur les lieux mêmes il publia, en 1854, un mémoire très intéressant sur cette question vitale pour la colonisation : Réseau des chemins de fer de l'Algérie par la ligne centrale du Tell avec rattachement à la côte accompagné d'une carte du réseau au 2.000.000°. Ce travail, en résolvant la question de l'établissement des chemins de fer en Algérie, a motivé le décret du 8 avril 1857, lequel a arrêté leur construction définitive. Il donna un avant-projet d'un réseau complet de chemins de fer qui comprenait une ligne d'Alger à Oran, une ligne d'Alger à Constantine, une ligne d'Amoura à Constantine, une ligne de Constantine à Philippeville et à Bône, une ligne de Tlemcen à Mascara par Sidi-bel-Abbès avec embranchements sur Mostaganem, sur Ténès et sur Bougie. Ce projet fut mis à exécution jusqu'à Blidah, puis jusqu'à Oran. Ce fut le premier chemin de fer algérien.

De retour de ses explorations et en manière de repos, Mac-Carthy se mit à rassembler tous les documents qu'il avait recueillis avec tant de peines durant ses longues années d'exploration. Il présenta au monde savant une quantité considérable d'ouvrages, qui offraient pour la première fois la géographie complète, logique et vraie de l'Algérie. Il avait vu, expérimenté, touché, tout ce dont il parlait.

En 1863, il soumit au gouvernement un vaste projet de création d'un arrière-port à Alger sur les terrains de Mustapha. Ce projet, repris par les Ponts et Chaussées et qui est actuellement exécuté en partie, avait été adopté en principe et mis à l'étude. La guerre de 1870-1871 et la chute de l'Empire en empêchèrent la réalisation.

En mai 1865, lors du voyage de Napoléon III en Algérie, il remettait à l'empereur un long mémoire de 750 pages accompagné de quarante cartes et plans intitulé : Commentaire général sur la guerre d'Afrique de Jules César. (De Bello-Africano), dans lequel le récit du grand

capitaine ou de ses lieutenants est critiqué et commenté à l'aide de tout ce qu'en ont dit les écrivains postérieurs à Hirtius. Ce travail, où il s'est attaché surtout à déterminer la valeur des synonymies géographiques, que les écrivains militaires et les voyageurs ont proposées, valut à Mac-Carthy une distinction d'autant plus flatteuse, qu'elle n'émanait pas seulement de la haute faveur du souverain, mais de l'approbation éclairée d'un juge compétent. L'Empereur le nomma chevalier de la Légion d'Honneur par décret du 7 juin.

Lors de son voyage en Algérie, Napoléon, frappé par l'imposante majesté de ce vaste monument qui s'élève sur le sommet du Sahel, entre Tipaza et Cherchell et désireux de savoir s'il recelait encore les restes de Juba II et de sa femme Cléopâtre, donna mission, en 1865, à Berbrugger et à Mac-Carthy de faire une exploration complète du mausolée, appelé par les Arabes de la région « Keber er Rmia » (tombeau de la Chrétienne).

La cassette particulière du souverain faisait les frais de l'exploration.

Les explorateurs, après neuf mois de travail, après des sondages multiples et des fouilles habiles, découvrirent l'hypogée, les souterrains et les couloirs formant un labyrinthe et la porte qui y donnait accès, fermée depuis des siècles. Ils purent dresser un plan exact de l'intérieur du monument et le mettre en l'état où on le voit aujourd'hui. Mais ces recherches ne donnèrent pas tout ce qu'on en attendait ; les Vandales, avant les explorateurs, avaient visité le tombeau et l'avaient complètement pillé. Toutefois, ces fouilles longues et laborieuses n'étaient pas complètement stériles. Elles permettaient d'établir d'une façon certaine, qu'on se trouvait bien en présence de la sépulture des rois de Mauritanie, signalée par Pomponius Mela dans son liv. V « De situ orbis ».

En 1867, le Gouverneur général de l'Algérie désigna Mac-Carthy pour faire partie de la Commission algé-

rienne, qu'il envoyait à l'Exposition universelle de Paris. Il profita de cette occasion pour publier un volume « L'Algérie à l'Exposition de 1867 » destiné surtout à faire connaître aux étrangers toutes les ressources du sol de la colonie.

Cet ouvrage et les nombreuses cartes exposées lui valurent une médaille de bronze.

En 1869, à la mort de son ami et collaborateur Adrien Berbrugger, la notoriété dont il jouissait et les travaux qu'il avait déjà publiés le firent désigner comme conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger, poste qu'il occupa jusqu'en 1891, époque où sonna pour lui l'heure de la retraite. Dans ces fonctions, il a aussi rendu de réels services à la colonisation de l'Algérie ; il a ouvert largement ce sanctuaire où dormaient tant de richesses à quiconque aimait l'étude et contribué ainsi grandement à faire connaître notre vaste colonie africaine. Il écrivait en 1871 : « La bibliothèque d'Alger est incontestablement appelée à devenir l'un des établissements scientifiques les plus importants du bassin de la Méditerranée. Située au centre d'une des contrées les plus historiques de l'ancien monde, au cœur d'une vaste région géographique et ethnographique, dont l'exploration complète exigera encore de longues années, placée à la tête d'un pays où se développe une colonisation chaque jour plus puissante, à la porte des terres mystérieuses de l'Afrique centrale, elle doit être, pour les populations même de l'Algérie et pour les voyageurs européens, un riche dépôt de connaissances et de renseignements de toute nature ».

Aussi, c'est dans l'ancien palais de Mustapha Pacha que tous les explorateurs, les Largeau, les Say, les Soleillet, les Flatters, les Charles de Foucauld ont trouvé de bons conseils, des renseignements précieux, des documents inédits. Tous les chercheurs pouvaient venir, sûrs de recevoir le meilleur accueil. Mac-Carthy était toujours prêt à leur chercher un livre, une note, un renseignement, à

bouleverser ses carnets personnels, à leur ouvrir ses trésors péniblement amassés. C'est alors que cet établissement devint le lieu de réunion de cette pléiade de savants algériens qui devait tant contribuer à faire connaître notre belle colonie ; là se réunissaient et se répandaient en conversations instructives, spirituelles et savantes, Letourneux, de Grammont, Durando, Masqueray, Waille, Cat, le commandant Mathieu, etc.

Lors de nos revers, après la guerre franco-allemande, le gouvernement de la République avait décidé de peupler les centres de colonisation algériens en formation à l'aide des Alsaciens et Lorrains désireux d'abandonner leur pays annexé à l'Allemagne. Cette mission délicate de l'attribution des concessions fut confiée à Mac-Carthy pendant les années 1871, 1872 et 1873. Il remplit cette mission avec tout le tact et le cœur qu'un Français pouvait y mettre.

En mars 1873, il fut chargé par le ministère de l'Instruction publique, avec Letourneux, alors vice-président de la Société historique Algérienne, d'une mission d'explorations des principaux monuments mégalithiques du Sersou, qui comprend une portion de cette grande zone s'étendant des frontières du Maroc à Boghar, sur une longueur de plus de 500 kilomètres, et où l'on trouve les vestiges si nombreux d'anciennes populations, au sujet desquelles les écrivains de l'antiquité et ceux de l'âge moderne, ne nous ont absolument rien transmis. L'étude de ces vestiges, lieux fortifiés, enceintes de toutes formes, tumulus, monuments funéraires ou autres, pouvait seule donner quelques renseignements à ce sujet.

Les voyageurs, partis de Teniet-el-Haad, se rendirent d'abord sur les flancs du Kef Iroud, point culminant de tout ce pays, puis à Aïn-Toukria, petit établissement français, autour duquel se développe un terrain qui a offert à l'étude un vaste champ d'exploration. De là, passant par le Nahr Ouassel, ils vinrent s'installer près de ce sommet à forme étrange appelé par les Arabes Goléa du nord, et

y restèrent dix jours entièrement employés à l'ouverture de nombreux tumulus et au lever des plans d'enceintes curieuses.

Le 5 mai, la mission rentrait à Teniet-el-Haad pour revenir à Alger, rapportant des documents qui permirent de formuler une opinion précise sur les points principaux des investigations.

Le 6 mai 1876, la Société d'agriculture d'Alger lui décerna une médaille d'argent (grand module) pour son mémoire sur la climatologie algérienne et sa carte climatologique de l'Algérie, qu'il présenta à un concours proposé par elle.

Mac-Carthy fut, durant de longues années, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques ; il concourut aux publications d'un grand nombre de sociétés savantes de France et de l'étranger, fut secrétaire de la Société Orientale, membre de la Société de statistique universelle, membre de l'Institut historique de Paris, membre correspondant national de la société d'anthropologie de Paris, membre correspondant de la Société artistique de l'Isthme de Suez, de la Société belge de géographie, membre honoraire de l'Institut canadien d'Ottawa, membre correspondant des Sociétés archéologiques de Constantine et de Cherchell, de la Société de géographie d'Oran, membre fondateur et président de la Société de géographie d'Alger, président de la Société des Sciences physiques et climatologiques d'Alger. Le 2 février 1856, il répondit à l'appel de Berbrugger pour fonder, avec le concours de savants tels que Bresnier et Brosseland la Société historique Algérienne, qui eut pour organe une Revue intitulée « Revue Africaine », et dont il fut plus tard secrétaire, puis vice-président.

Dès 1837, Mac-Carthy commençait à livrer à la publicité le fruit de ses recherches. La liste de ses ouvrages, mémoires, notes, notices, cartes et plans serait extrême-

ment longue; aussi nous nous bornerons à indiquer principalement ceux qui ont trait à l'Algérie :

Constantine depuis sa fondation jusqu'à sa conquête, suivi de la biographie du général de Damrémont, Paris, 1837, in-8°.

Eloge de l'amiral Dumont d'Urville, ouvrage envoyé à un concours proposé par l'Académie de Caen (1840).

Lexique de géographie comparée pour la guerre des Gaules de Jules César, joint à l'édition classique d'Ozaneaux. Paris, août 1842, janvier 1845.

Lexique de géographie comparée pour une édition classique de la vie d'Alexandre par Quinte Curce. Paris, 1845.

Histoire et géographie de Madagascar, ouvrage écrit en collaboration avec Henri Descamps (1847).

La Kabylie et les Kabyles, études économiques et ethnographiques. Revue de l'Orient et de l'Algérie (1847).

Description des Iles de l'Afrique, un volume in-8° (Univers Pittoresque, 1847-1848).

Altitudes de l'Algérie (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1848).

Excursion de Tlemcen à Rachgoun, lettres sur les antiquités de la province d'Oran; Ksar Hannoun; le Ksar d'Hannoun le Carthaginois (Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies, 1850).

Recherches sur les antiquités de la province d'Oran, Kala (Tlemcen) et Rubrœ (Hadjar Roum). (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1850).

Géographie physique et économique de la subdivision de Tlemcen (1851), 300 pages in-folio. Ouvrage envoyé au Ministère de la Guerre.

Notice historique sur les Ouled Ouriech, tribu de la province d'Oran; Touent (ville arabe ruinée, près de Ne-

mours); lettres sur les antiquités de la province d'Oran (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1851).

De l'occupation romaine dans la subdivision de Tlemcen (mémoire envoyé au Ministère de la Guerre) 1851.

Sur le nom de l'établissement Romain qu'a remplacé Tlemcen (1851).

Richesse ovine de l'Algérie (Alger 1852).

Sur l'occupation Romaine dans la Grande Kabylie (Alger 1852).

Statistique des populations indigènes de l'Algérie (mémoire envoyé au Ministère de la Guerre (1852).

Arsenaria. Détermination de l'emplacement de cette ville. Mémoire envoyé à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres, qui en a ordonné l'insertion. (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1853).

Laghouat, exploration archéologique de la subdivision de Médéah. (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1854).

Almanach de l'Algérie pour 1854, publié par ordre du Maréchal Randon.

« Algeria Romana ». Recherches sur l'occupation et la colonisation de l'Algérie par les Romains — subdivision de Tlemcen — avec une carte au 800.000^e, dressée d'après les recherches faites par l'auteur sur les lieux en 1849, 1850 et 1851. (Revue Africaine, décembre 1856-février 1857).

« Les Touareg » (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1856).

Carte de la Grande Kabylie et de ses tribus, jointe à l'ouvrage de A. Benbrugger. « Les époques militaires de la Grande Kabylie », Paris 1856.

Carte des lignes isothermes du globe et carte d'une partie de l'Europe avec les températures moyennes de l'hiver et de l'été des principales villes (1857).

Géographie physique, économique et politique de l'Algérie (Alger 1858).

Notes et notices algériennes. Alger 1858, in-32°.

La Kherba des Oulad Helal. (Revue Africaine, juin 1858).

Les puits artésiens du Sahara. (Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1858).

Les inscriptions de Rubrœ. (Revue Africaine, 1860).

Plan de la ville d'Alger à l'échelle du 5.000°. Alger, 1862. Ce plan fut réédité plusieurs fois; la dernière édition date de 1898.

Carte de l'Algérie au 1.500.000°, avec ses grandes divisions politiques et naturelles, ses cours d'eau les plus importants, ses principales voies de communication, ses chemins de fer et ses ports, publiée par ordre du Maréchal Pellissier, pour accompagner une brochure intitulée « L'Algérie en 1862 ».

Carte du Sahara central et du pays des Touareg du Nord, d'après les explorations et recherches de Henry Duveyrier. (Alger 1862).

Carte des environs d'Alger, dans un rayon de 20 à 30 kilomètres, à l'échelle du 120.000° et carte du Nord de la province d'Alger à l'échelle de 1.000.000°. (Alger, 1864).

Altitudes des principales localités de l'Algérie et des points culminants de ses différents systèmes montagneux. (Alger, 28 juin 1865).

Carte de la province d'Alger, carte de la province d'Oran et carte de la province de Constantine à l'échelle du 3.000.000°. (Alger, 1865).

Plan d'Alger, à l'échelle du 15.000°. (1866).

Plan d'Oran à l'échelle du 10.000°. (1866).

Plan de Constantine à l'échelle du 10.000°. (1866).

Carte en couleurs de l'Algérie à l'échelle du 3.000.000^e. (Alger, 1870).

« Colonisation de la Grande Kabylie », carte au 400.000^e dressée pour l'ouvrage du comice agricole d'Alger. (Alger, 1871).

Le chemin de fer d'Alger à Oran, carte à l'échelle du 1.500.000^e, avec l'indication de toutes les stations, de tous les arrêts et des distances en kilomètres qui les séparent. (Alger, 1872).

Le chemin de fer de Constantine à Philippeville, carte au 800.000^e. (Alger, 1872).

Carte de la région de l'Halfa à l'échelle de 1.500.000^e. (Alger, 1876).

L'Algérie au 1.500.000^e. Carte spéciale des centres créés ou peuplés en 1875-1876, M. le général Chanzy étant gouverneur civil.

Etude critique sur la géographie comparée et la géographie positive de la guerre d'Afrique de Jules César. (Alger, 1878).

Notice sur les Beaux-Arts et les parfums. (Alger, 1878).

Sur quelques inscriptions des environs d'Aumale. (Revue Algérienne, 1880-1881).

Géographie physique de l'Algérie. Résumé succinct de ses trois éléments principaux : la terre, les eaux et l'air. (Alger, 1881).

« Archéologie ». Ces deux mémoires ont été publiés lors du Congrès d'Alger pour l'avancement des Sciences. (Alger, 1881).

Le Sud Oranais et les parties limitrophes du Marok, carte en couleurs publiée sous les auspices de la Société de Géographie d'Alger à l'échelle de 1.600.000^e. (Paris, août-novembre 1881).

Columnata, histoire d'une pierre écrite. (Alger, 23 juin 1884).

Les « Antiquités Algériennes » et l'intérêt que nous avons à les conserver. Alger, 1885 (Revue Africaine).

« Africa Antiqua » Lexique de géographie comparée de l'Ancienne Afrique à la mémoire de Morcelli, auteur de l'Africa christiana » (Revue Africaine 1886, 1887, 1888).

Donnons pour terminer cette longue biographie, le dernier paragraphe de l'étude biographique que notre regretté Edouat Cat avait consacré à Mac Carthy dans son recueil de biographies algériennes.

« Sans doute Mac-Carthy eût aimé passer ses derniers
« jours dans cette bibliothèque qui lui était familière,
« où étaient les plus chers souvenirs de sa vie si bien
« remplie. Il lui a fallu la quitter ; il a vécu depuis au
« sein de sa famille qui le vénérât à juste titre, au milieu
« de la retraite, travaillant malgré son grand âge jus-
« qu'à l'heure de sa mort. Cet homme fut l'honnêteté et
« la bonté incarnées et aussi un excellent algérien ; il
« laissera à tous ceux qui l'ont connu, un impérissable
« souvenir et son nom ne sera jamais prononcé par eux
« qu'avec émotion et gratitude. Il est mort en décem-
« bre 1894. »

HENRI MAC-CARTHY.
